

**LA VIE DE GARNISON À NICE
À LA BELLE ÉPOQUE,
SELON LES SOUVENIRS DU
SAPEUR-MINEUR DÉSIRÉ SIC
EN 1907**

Colin MIÈGE

Originaire des Basses-Alpes, Désiré Sic est un officier du Génie, photographe amateur et averti. Des clichés pris en nombre par ses soins à l'aide d'un aléthroscopie de la maison Joux ont été retrouvés dans la maison familiale à Entrevaux (Alpes-de-Haute-Provence) par son petit-fils le sous-préfet Colin Miège, et dévoilées par ses soins depuis 2010, en même temps que les écrits, la correspondance et les carnets de l'officier. Colin Miège a notamment fait connaître le talent de photographe de Désiré Sic durant la Première Guerre mondiale avec ses quelque 1 500 clichés du front saisis sur plaque de verre, entre juillet 1915 et mai 1917, témoignant des conditions de vie des soldats et de leur quotidien entre tranchées, casemates, et ruines. Il est également l'auteur en 2014 d'une exposition Regard(s) sur la guerre, présentée aux archives départementales du Tarn, d'un ouvrage écrit avec Alexandre Lafon *Une guerre d'hommes et de machines* (2014), aux éditions Privat et de Désiré Sic : *le parcours d'un militaire bas-alpin entre le Maroc et le front de France 1904-1934*, édité par les Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence (2014). Une période de sa vie de garnison à Nice en 1907 a été évoquée lors d'une conférence à Nice par Colin Miège. C'est son écho qui est transcrit ci-après.

H. Cavalié

I - La Belle Époque est une époque troublée

Le terme de Belle Époque n'est pas apparu après la Première Guerre mondiale, mais plutôt à la fin des années 1950.

● Revendications sociales

La période est troublée sur les plans politique et social, et la troupe reste disponible en cas d'agitation. Le 1^{er} mai, qui a été célébré pour la première fois comme fête du Travail en 1890, donne encore lieu à des manifestations violentes et des débordements. La police étant peu nombreuse et incapable de contenir une agitation sérieuse, il faut faire intervenir l'armée chaque fois qu'une manifestation de rue dégénère. Mais la présence de l'armée donne à la manifestation un surcroît d'importance, tandis que l'inexpérience des soldats est une cause d'aggravation des heurts (le 1^{er} mai 1891, à Fourmies dans le Nord, la troupe tire sur la foule, laissant 12 morts et 30 blessés sur le pavé). En 1907, les électriciens de Paris en grève plongent la capitale dans l'obscurité... Désiré Sic note le 20 janvier que « *le quartier est consigné le matin à cause de la grève des tramways* », puis le 1^{er} mai 1907 : « *Le quartier a été consigné à cause de la journée de 8 heures* ». Le 20 juin 1907, la troupe tire à Narbonne sur un rassemblement de viticulteurs qui manifestent. D. Sic note avec soulagement le 27 juin que « *la classe, qui avait à craindre d'être libérée plus tard à cause des troubles du Midi, sera tout de même libérée le 12 juillet* ».

● Séparation des Églises et de l'État

La Troisième République entreprend la laïcisation de la société, notamment avec la loi du 9 décembre 1905 de séparation des Églises et de l'État. Cette loi ordonne l'inventaire double et contradictoire des biens mobiliers et immobiliers des établissements cultuels, certains devant revenir aux communes, et d'autres aux associations cultuelles. En 1906, l'instruction de faire ouvrir les tabernacles par les prêtres pour inventorier calices et ciboire suscite de nombreux troubles, et l'intervention de l'armée à divers endroits (encyclique de Pie X réprouvant la loi de séparation). Le 6 février 1907, D. Sic note dans son carnet : « *Quelques hommes sont partis ce matin à 4 heures pour aller déloger les séminaristes du séminaire de Cimiez* ». L'édition du *Petit Niçois* du 7 février relate les événements : « *Hier matin, un peu avant 6 heures, un grand nombre d'agents de police, ainsi que la plupart des gardes-champêtres, et quelques gendarmes avec leur capitaine, se rendaient avenue des Mimosas, et gardaient toutes les issues de l'établissement ecclésiastique, où Mgr Chapon avait passé la nuit et où tous les élèves se*

tenaient prêts à résister. Peu après arrivaient 20 sapeurs du génie sous le commandement d'un lieutenant, auquel venait se joindre le commandant d'armes de la place de Nice. La porte d'entrée du Grand séminaire, un portail en bois, était solidement arc-boutée avec des madriers et des poutres de toutes sortes, et solidement cadencées avec de fortes chaînes... À 6 heures, M. Boissière, commissaire central, était sur les lieux accompagné de [? ...] Ayant vainement appelé, il donna l'ordre à la police d'ouvrir le portail » Portes successives et barricades franchies, la cloche de la chapelle se met à sonner à toute volée, invectives, déclaration de Mgr Chapon est faite au commissaire...). La plupart des élèves s'étaient réfugiés dans les soupentes de l'établissement et dans le clocher « Ensuite, les expulsés se sont rendus à l'église Notre-Dame pour y entendre la messe, et de là sont allés à l'établissement Don Bosco... ».

II - L'armée française à la Belle Époque

Charles De Gaulle, qui est passé par Saint-Cyr de 1910 à 1912, donc à cette période, écrit dans ses *Mémoires de Guerre* : « Quand j'entrais dans l'armée, elle était une des plus grandes choses du monde. Sous les critiques et les outrages qui lui étaient prodigués, elle sentait venir avec sérénité et même une sourde espérance les jours où tout dépendrait d'elle »¹¹⁸. Par ailleurs en 1891, Lyautey publie dans la *Revue des Deux Mondes* un article très remarqué, intitulé « Le rôle social de l'officier dans le service universel » (service militaire universel instauré en 1889). Il y dit que « Le rôle de l'officier peut et doit donc se développer, lui qui partage le quotidien de ses hommes. À un soldat nouveau doit correspondre un officier nouveau ». L'armée se pense comme le prolongement de l'école.

À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, presque tous les hommes passent à l'armée. Conséquence de la défaite de 1870, le service militaire universel a été progressivement instauré à partir de la loi du 27 juillet 1872. La loi du 15 juillet 1889 le réduit à trois ans, mais par l'effet du tirage au sort, certains conscrits peuvent se limiter à un service court d'un an, qui s'applique aussi aux soutiens de famille, instituteurs, étudiants ou séminaristes. La loi du 21 mars 1905 le ramène à 2 ans. Il est à nouveau porté à 3 ans à la veille de la guerre par la loi du 3 août 1913. Tout porte à croire que D. Sic, qui a commencé son service en novembre 1904, reste sous le coup de la loi des 3 ans. Dans son ouvrage sur l'expérience de la caserne à la fin du XIX^e siècle, Odile Roynette souligne que le service militaire est l'objet de deux représentations contradictoires : d'une part une méfiance, voire une répulsion des hommes qu'il arrache à leur famille et à leurs occupations pour une longue période, et d'autre part un discours des hommes politiques et des militaires qui voient dans le passage à la caserne de toute la jeunesse française l'instrument décisif du salut de la nation¹¹⁹. Après la défaite de 1870, le pays est obsédé par le risque de « dégénérescence de la race », tant sur le plan physique que moral, et l'armée devient l'instrument du redressement national, le service militaire étant conçu comme une opportunité de remobilisation et d'éducation de la jeunesse. Il y a toutefois un écart considérable entre ces intentions et la réalité de la caserne. La vente d'alcool est interdite dans les casernes par une circulaire du 3 mai 1900. Mais la prostitution clandestine élit refuge dans les cabarets et les cafés à proximité. On crée à partir de 1902 des salles de récréation dans les casernes pour distraire les soldats. Les recrues subissent à leur arrivée au régiment une nouvelle visite médicale, mais aussi un test d'écriture, de lecture et de calcul, qui permet d'identifier les soldats instruits (même si à l'époque, 90 % d'une classe d'âge sait lire et écrire). Ces derniers seront susceptibles de suppléer les sous-officiers pour certaines tâches, et peuvent être regroupés au bout de six mois dans une section ou un peloton hors-rang, ce qui les exempte de services et de

¹¹⁸ Ch. De GAULLE. *Mémoires de guerre*, t. I, Plon, 1959, p. 2.

¹¹⁹ O. ROYNETTE. *Bons pour le service*, Belin, 2000, 458 p.

corvées. C'est très probablement le cas de Désiré Sic, qui dispose déjà d'un niveau correct d'instruction.

● **L'armée dans les Alpes-Maritimes**

Selon Michel Bottin, l'armée à la Belle Époque occupe une place de premier plan dans les Alpes-Maritimes. Au total, une garnison de près de 10 000 hommes est installée entre Nice et Menton, soit près de la moitié du XV^e corps. C'est une armée omniprésente, qui construit des casernes et de puissantes fortifications au sommet des montagnes, trace des routes, manœuvre sur le terrain, défile, mais aussi dépense. Le traité de 1860 rattachant le comté de Nice à la France avait placé la France à découvert devant des positions que les Italiens avaient considérablement renforcées à partir des années 1870. En réaction, on accélère les travaux de fortification en 1889-1891, construit des forts et batteries sur les hauteurs de Nice et de Villefranche, et au-delà. On crée un réseau de routes et de chemins. De 1886 à 1895 sont construites des batteries sur les collines de Rimiez, de Saint-Aubert, du Cimetière russe, du Mont-Boron, du Mont-Gros et de Mont-Alban.

● **Régiments et unités en garnison à Nice**

Nice, qui relève de la XV^e région militaire, est une ville de garnison qui dispose de 4 casernes dans les quartiers Saint-Dominique (caserne Rusca), Saint-Roch (Auvare), Riquier (Saint-Jean d'Angély) et Saint-Augustin (Filley). Sont établis dans la ville les 53^e régiment d'Infanterie coloniale, 7^e régiment d'Artillerie à pied, 2^e régiment d'Artillerie de montagne (1^{ère}, 3^e, 4^e et 5^e batteries), 6^e bataillon de Chasseurs, 163^e régiment d'Infanterie, 15^e escadron du train des équipages militaires, ainsi que cinq compagnies du 7^e régiment du Génie (compagnies 15/1, 15/3, 15/4, 15/16 et 15/21), dont l'essentiel est caserné à Avignon. Le Génie est arrivé à Nice en 1879 (19^e d'artillerie). À ces régiments et unités s'ajoutent à Nice et dans ses environs, 3 batteries du 13^e bataillon d'Artillerie de forteresse (420 artilleurs). La place dispose d'un général de division qui porte le titre de « gouverneur de Nice ». Les villes du département rivalisent pour obtenir le stationnement de troupes. La montagne devient un vaste champ de manœuvres durant tout l'été. Entre deux exercices, l'armée travaille à la réfection des chemins, et le soldat devient un personnage familier de la montagne de l'arrière-pays niçois.

III- Désiré Sic

● **Sa carrière militaire**

Né le 29 juin 1883 à Entrevaux, il a 24 ans en 1907 (classe 1903). Il reçoit dès 15 ans une formation de menuisier-ébéniste, qu'il commence d'exercer aux environs d'Entrevaux, puis quelques mois à Marseille, et ensuite brièvement en Algérie, alors département français. Il entre au 7^e régiment du Génie à Nice le 15 novembre 1904, comme sapeur-mineur de 2^e classe (compagnie 15/4) et est distingué en qualité de 1^{ère} classe le 27 octobre 1906. D. Sic est affecté dans le génie, qui est une arme plus recherchée que l'Infanterie, sans doute parce qu'il possède un métier manuel. Après avoir servi près de 3 ans à Nice (2 ans, 10 mois et 15 jours), il est libéré le 12 juillet 1907 et passe dans la réserve de l'armée active le 1^{er} octobre 1907. Il assume quelques semaines plus tard les fonctions de contremaître de la station électrique d'Entrevaux, jusqu'au début 1909. Il se rengage ensuite pour deux ans le 5 juillet 1909 à Nice, et part à Avignon, où il débute véritablement sa carrière militaire au 7^e régiment du Génie, qui l'amène dès 1912 au Maroc. Il participe ensuite à la Grande Guerre avec sa compagnie, d'abord la 19/2

intégrée à la célèbre Division marocaine, puis au sein de la compagnie 7/63. Il termine sa carrière au Maroc en 1933 avec le grade de chef de bataillon.

● Sa vie de garnison en 1907

Son carnet porte sur le premier semestre de l'année 1907, c'est-à-dire les derniers mois de sa vie de garnison qui a débuté fin 1904. Comme les autres, il a dû faire ses classes pendant six mois, et se soumettre au début à un « dressage physique » intense. Mais à cette période, il est devenu un ancien, qui s'est vu confier le rôle de garde-magasin du régiment (c'est-à-dire fourrier). Son niveau satisfaisant d'instruction (qu'il cherche d'ailleurs à améliorer) lui a permis d'accéder à ces fonctions très enviées, car elles constituent une véritable sinécure¹²⁰. À ce titre, il habille les réservistes, il distribue la collection de guerre pour la revue de mobilisation, il réalise des inventaires, il répartit les tenues d'hiver ou d'été (le 27 mai), etc. Son ancienneté et ses attributions lui font bénéficier d'un statut hors rang, qui lui permet d'échapper aux tracas de la vie quotidienne à la caserne, et d'être exempté de toute participation aux revues, manœuvres, exercices et autres marches d'épreuves du régiment ou de la compagnie. Il note ainsi que la compagnie va à Villefranche faire l'école de pontage sur la rade (8 février), des marches d'épreuves, mais que lui « *reste tranquille dans son magasin* » (26, 27 et 28 février). Elle va au champ de tir du Var (25 mars, 22 avril, 10 juin...), ou encore aux bains de mer (3 juillet). Les fonctions de D. Sic ne sont guère prenantes et lui laissent beaucoup de temps (il « *se la coule douce* », il se « *repose de n'avoir rien fait* »). En réalité, il s'ennuie assez profondément dans une existence routinière, rythmée par le lever à 7 heures, la soupe prise à 10 heures le matin et à 17 heures le soir. Il jouit de siestes occasionnelles de midi à 14 heures. Il languit beaucoup d'être libéré vers la fin... Il est envoyé en congé le 12 juillet 1907, muni de son certificat de bonne conduite.

● Ses passe-temps favoris

Ce sont d'interminables parties de cartes avec d'autres militaires, à la caserne ou dans les cafés des environs. Du fait de l'inhospitalité de la chambrée, l'essentiel des loisirs du soldat qui ne veut pas sortir en ville se déroule à la cantine, lieu chauffé où l'on peut s'adonner à divers jeux ou bien écrire. Mais D. Sic n'y séjourne guère, préférant fréquenter assidument les cafés situés aux environs élargis de la caserne, où il semble avoir ses habitudes, qu'il s'agisse du café de Lyon, café du Globe, au Mousquetaire, au Delta, À la Régence, au buffet de l'avenue de la Gare... Il note aussi qu'il va « chez la blonde » ou « chez la brune », « chez Lina » ou « chez Clarisse », sans doute des tenancières d'estaminets, qui se livrent occasionnellement à la prostitution clandestine... D. Sic y joue notamment au piquet et à la manille... Il note toutefois que « *le café coûte moins cher à la caserne, et il est meilleur* ». Il va aussi à l'opéra ou au spectacle, notamment à l'Eldorado (il entend Dalbret et Augé, voit « *La Tyrolienne* » ou « *Le Sursis* », pièce de comédie en 3 actes, ou encore « *Pour les deux gosses* », entend Costeau et Froussard..., mais va aussi écouter Musso à l'Alcazar d'été. Il rend visite très souvent à sa famille (cousine Pauline ou tante Arnaud). Il assiste de temps à autre à une séance de "cinémato" rue Despaix (on dira ensuite "cinéma"). Il va au bal (il se rend ainsi à pied au bal du Mont-Boron ou de la Rose Blanche, ou au bal de Garibaldi le 9 juin), ou au café, ou tout simplement va se promener avec des amis sur le boulevard Mac-Mahon (devenu boulevard Jean Jaurès) ou autre avenue, ou bien en bord de mer. Certain soir, il lui arrive de danser la « matchichinette » dans la rue (il s'agit de la matchiche, inspirée d'une danse brésilienne assez leste, la *machicha*), ou bien il va danser « chez Clarisse ». Il va également « à la musique ». Il ne se prive pas non

¹²⁰ O. ROYNETTE. *Bons pour le service, l'expérience de la caserne en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris : Belin, 2000, p. 395.

plus d'assister aux nombreuses festivités hivernales organisées dans la ville : l'arrivée de Carnaval sous les arcades du grand parvis (31 janvier, Carnaval XXXV), le défilé du corso (3 février), la première bataille de fleurs (7 et 11 février, 7 mars), le « *corso carnavalesque au jardin public* » (10 février, 12 février) ... Le carnaval est brûlé le 12 février au soir à la Jetée¹²¹. D. Sic assiste le 12 mai à la coutume des Mais dans la vieille ville (farandole). Le 4 juillet, il assiste au feu d'artifice tiré en l'honneur de Garibaldi depuis le pont Barla. Les sorties en ville constituent évidemment des occasions pour tenter de faire des rencontres féminines, et D. Sic les note à diverses reprises. L'expérience du service militaire est identifiée comme un moment privilégié de l'initiation sexuelle, et la caserne comme le lieu où l'on parle de ses aventures et de ses conquêtes avec vantardise¹²². Quant il reste à la caserne, il joue aux boules avec ses amis dans la cour du quartier. Il reçoit des leçons d'escrime les 12 et 13 juin. Par ailleurs, D. Sic possède « deux jolis chiens », qu'il peut garder avec lui à la caserne (il laisse se promener parfois un moment dans la cour de la caserne), mais qu'il emmène à Entrevaux en vélo en mai, en les transportant dans une musette. Il note enfin qu'il développe ses photos, début d'une passion qu'il cultivera jusqu'à la retraite, ce qui nécessite l'acquisition de fixateur et de papier spécial.

• Ses ressources

Ses ressources semblent extrêmement limitées. Il note à plusieurs reprises qu'il reçoit de son père quelque argent (9 francs fin janvier, 5 francs le 4 mars, 5 francs pour son anniversaire en juin, 20 frs et des timbres le 20 juin... ; il reçoit aussi 20 timbres fin janvier). Son père exerce à Entrevaux la profession de « perruquier » (barbier-coiffeur), mais il semble aussi s'occuper des « lits militaires », ce qui devait lui procurer un complément de revenu. À la veille de la Guerre, la solde journalière d'un soldat est de 5 centimes, et celle d'un caporal ou brigadier de 22 centimes. En comparaison, la paie d'un ouvrier peut aller de 1 ou 2 francs, jusqu'à 6 francs par jour. Il lui arrive d'aller voir les dépêches à *L'Éclair* et au *Petit Niçois*, ce qui lui permet de prendre connaissance des nouvelles sans déboursier un sou. D. Sic dispose toutefois d'une bicyclette, engin qui a commencé à se démocratiser à l'époque (en 1907, une bicyclette coûte environ 300 francs, et on compte quelque 5 engins pour 100 habitants). Il l'utilise pour se rendre assez souvent le samedi ou le dimanche à Saint-Laurent-du-Var, pour aller au bal ou pour assister aux courses hippiques, voire pour effectuer divers déplacements pour le service. Fin juin, il se sert de sa « *bécane* » pour aller en soirée « *aux bains du Lazaret voir les baigneuses* ». La « *bécane* » se casse le 31 mai... Le déplacement à Saint-Laurent-du-Var se fait le plus souvent en tramway.

• La sociabilité

La sociabilité est développée. Les connaissances sont nombreuses, les camarades multiples, que ce soient des « pays » ou autres (il est souvent de sortie avec eux), et les visites sont fréquentes. Il constitue un carnet de chants remarquablement illustré entre 1905 et 1907. La pratique du cahier de chansons occupe une place non négligeable dans les loisirs des soldats qui recopient des paroles et illustrent les pages de leur recueil par des dessins ou des peintures où la grivoiserie occupe une place essentielle¹²³. Thème central des illustrations, la femme, qu'elle

¹²¹ Du carnaval, orchestré pendant de nombreuses années par Gustav Adolph Mossa, on a pu dire que son imaginaire était « *hanté par le sang, la mort, le supplice* » - cf. Michel Winock ; "La Belle Époque".

¹²² O. ROYNETTE, *op. cit.*, p. 386.

¹²³ O. ROYNETTE. *Bons pour le service, l'expérience de la caserne en France à la fin du XIX^e siècle*, Belin, Paris, 2000, p. 385 et suiv.

soit complaisante, belle passante, petite amie, voire prostituée, est représentée comme une proie offerte à l'homme¹²⁴. Le carnet de chansons traduit la place du chant à la caserne ou ailleurs.

Faits divers

Le 7 février, il note qu'il est allé à « *l'hôpital pour accompagner un chasseur du 24^e au cimetière* », et le 17 mars, même annotation pour le sapeur Dussap, « *mort des fièvres* ». Selon O. Roynette, bien qu'ayant beaucoup diminué, la mortalité parmi les conscrits est encore relativement élevée à la fin du XIX^e siècle (5,29 ‰ en 1896), et l'était probablement encore au début des années 1900. Outre les fatigues excessives des premiers mois de caserne, la tension psychique et le manque d'hygiène, les causes principales de décès sont la tuberculose toujours latente, et la fièvre typhoïde, en dépit des campagnes de vaccination qui débutent (2/3 des décès leur sont imputables).

Le 12 mars, il signale : « *On vient d'apprendre la catastrophe du cuirassé Iéna. Pauvres diables !* ». Ce cuirassé était en réparation dans la rade de Toulon, lorsqu'un incendie s'est déclaré à bord, qui – faute d'être maîtrisé – a gagné la soute des munitions et engendré une explosion, causant au total 117 morts et 33 blessés.

Le 26 juin, il note que le 11^e d'Artillerie campe dans la cour, venant de Villefranche, en vue d'assurer le service d'ordre pour l'embarquement du 17^e de ligne, qui est envoyé vers l'Afrique. *Le Petit Niçois* du 27 juin consacre une page entière à l'événement, en donnant force détails. Les croiseurs *Du Chayla* et *Desaix* sont arrivés à 8 heures en rade de Villefranche.

Les « mutins » du 17^e de ligne, qui se sont révoltés le 20 juin à Agde lors de la répression de la crise viticole de Béziers, sont arrivés « *par le train qui depuis Gap, les avaient conduits jusqu'à ce coin de Riviera féérique...* ». Le quai et ses abords étaient gardés par des soldats venus à marche forcée, notamment des fantassins du 112^e régiment d'Infanterie d'Antibes, et « *les alpins berretés de blanc descendus de Castelar* » (27^e chasseurs). « *Ces troupes encadraient de leurs baïonnettes luisantes le quai où devait se faire l'embarquement* », en présence d'une foule nombreuse. Les gendarmes armés étaient aussi présents. Le journaliste constate avec soulagement que « *ces soldats, qui avaient compromis la paix publique et jeté sur notre armée une défaveur qui nous avaient humiliés [...] marchaient en ordre, avec une correction absolue* ». Sur les quais, on note la présence du préfet, M. de Joly, « *en casquette blanche qui lui donnait l'allure d'un amiral* », le secrétaire général Henry, le général Fabre et le général Meunier, nouveau gouverneur de Nice. Le chef de cabinet du ministre de la Guerre, le général Toutée, est aussi présent et il monte à bord pour admonester les hommes, leur montrant la gravité de leur faute qui leur vaut la sanction qui les frappe. Le régiment est expédié à Sfax, en Tunisie, les hommes étant ainsi placés en garnison loin de leurs familles. Ils y restent jusqu'en juin 1908.

Hygiène et soins personnels

Elle est encore très approximative à cette époque. D. Sic signale la présence de punaises, qu'on tente d'éloigner des lits en les passant au pétrole. Il note le 21 février qu'il a pris une douche à l'infirmerie, ce qui marque le caractère peu fréquent de la pratique (le règlement sur le service intérieur du 20 octobre 1892 prescrit un « *bain par aspersion* » tous les 15 jours, et une fois par semaine, le lavage des pieds et des jambes, surtout en période de marche). D. Sic se fait

¹²⁴ D. ROCHE, « Le cahier de chansons d'un conscrit provençal en 1922 », dans *Ethnologie française*, t. 9, n° 1, janvier-mars 1979, p. 24.

raser ou se rase lui-même de temps à autre. Le plus souvent, il se « débarbouille ». Les chambrées sont aussi parfois bruyantes : le 2 avril, il note ainsi qu'il « va coucher avec les sous-officiers pour être plus tranquille ». À la fin de son séjour, il se fait faire un costume chez le tailleur Dario Mazzieri, 35 pont Magnan, pour « fêter la classe ».

Les permissions

D. Sic passe toutes ses permissions à Entrevaux, à 70 kilomètres de Nice. Pour s'y rendre, il prend d'abord le train (à voie étroite) qui l'amène jusqu'à Puget-Thénières, et il effectue parfois ensuite à vélo les 6 ou 7 kilomètres restants qui le séparent d'Entrevaux, le cas échéant en s'agrippant à un véhicule, ou bien « avec la voiture ». Il a noté sur son carnet de chants en décembre 1905 : « On m'a dit tout à l'heure que je n'aurai pas de permission pour la Noël, et je fais une sale tronche. Je compte encore 634 jours demain matin (une paille !). Heureusement que j'en ai plus qu'un à passer avec les mites. Vive la Liberté ! ». D. Sic est libérable en septembre 1907. Le 7 juin 1906 : « Je pense que c'est bientôt la Saint-Jean, et je me propose dix jours de permission, mais je n'en dispose pas encore ». La fête de la Saint-Jean était particulièrement célébrée à Entrevaux, car c'est le patron du village. Il est en permission du 25 décembre 1906 au 1^{er} janvier 1907, va à Entrevaux le week-end du 2-4 mars 1907, puis du 6 au 17 avril 1907, du 8 au 10 mai, du 5 au 7 juin et du 22 au 24 juin (pêche à la truite, cartes, billard...). L'attente de la libération définitive occupe ses pensées comme celles de tous ses camarades. On peut penser que cette perspective, qui nourrit les conversations quotidiennes, constitue un ciment entre les hommes en leur donnant un but identique et un sens à la succession des jours¹²⁵. Le retour à la vie civile n'en est pas moins une préoccupation. D. Sic note ainsi le 15 mars qu'il a désarmé deux territoriaux, « dont un dénommé Nebuloni, qui m'a donné des renseignements au sujet des Eaux et Forêts ». Il est enfin libéré le 12 juillet.

La lecture

La France, à la veille de la Grande Guerre, est une nation de lecteurs. Les réformes scolaires de 1881 et 1882 ont permis une alphabétisation massive, et favorisé l'émergence d'un lectorat de masse. À ce mouvement se sont ajoutées des innovations technologiques qui ont permis d'abaisser le coût des imprimés (livres, journaux). Enfin, l'extension considérable du réseau ferré a facilité la circulation des écrits jusque dans les endroits reculés, et leur pénétration dans les foyers. De fait, l'écrit occupe une place considérable, et la lecture concerne tous les milieux sociaux, le milieu urbain comme le rural. La presse se développe de façon considérable, et un journal comme *Le Petit Parisien* est diffusé chaque jour à près de 1,3 million d'exemplaires. L'armée contribue à l'encouragement de la lecture, avec la création de bibliothèques dans les régiments. Ces créations sont financées à l'origine par des œuvres de bienfaisance comme la société Franklin, ou par la Ligue de l'enseignement. Le 7 mars 1899, le ministère de la Guerre publie une instruction très détaillée sur « l'organisation des bibliothèques militaires ». Ces bibliothèques ont pour objectif de poursuivre l'alphabétisation et l'instruction des jeunes hommes entamées à l'école publique. Le choix des ouvrages fait l'objet d'une étroite attention, et doit être approuvé par l'autorité militaire, car il s'agit de proposer aux conscrits des lectures saines, qui ne doivent pas perturber l'ordre des casernes ou encourager les troubles sociaux. Désiré Sic s'adonne comme bien d'autres à la lecture, et il note qu'il lit pratiquement chaque soir. Il mentionne notamment la lecture des *Pardaillan* de Zévaco, de *Pêcheurs d'Islande* de Pierre Loti, des *Femmes savantes* de Molière, *L'Épopée d'amour*, *Les rois en exil* d'Alphonse Daudet, *Serge Panine* de Georges Ohnet, mais aussi *Histoire d'une fille de joie*

¹²⁵ O. ROYNETTE, *op. cit.*, p. 393 et 397 : « le soldat de la classe compte continuellement le nombre de jours qui lui reste à passer au régiment ; sa tête travaille toujours à faire des soustractions... ».

d'Arthur Bernède. Vu ses faibles ressources, il a probablement tiré une partie de ces ouvrages de la bibliothèque du régiment, mais il s'en fait prêter aussi, et il lui en arrive d'en acheter (la suite des Pardaillan...). Par ailleurs, il peint et dessine assez régulièrement.

La correspondance

Corrélativement à la lecture, la correspondance revêt une très grande place dans le quotidien des hommes et des femmes de la Belle Époque, qui marque l'âge d'or de la carte postale (arrêté du 18 novembre 1903, qui réserve le verso tout entier à l'image, le recto étant partagé en deux parties, celle de gauche étant réservée à la correspondance, et celle de droite au nom et à l'adresse du destinataire). Les sujets les plus divers inspirent les illustrateurs : paysages, monuments, types humains, scènes de la vie quotidienne, scènes traditionnelles ou pittoresques, compositions frivoles ou grivoises... Durant son séjour en garnison à Nice, D. Sic échange de nombreuses cartes postales avec sa famille et ses ami(e)s. Une centaine de lettres et surtout de cartes postales ont été conservées (aux motifs divers : paysages, personnages féminins...). On y parle beaucoup de permissions, de chasse et de pêche. Dans l'une d'elles, un dénommé Arsène Pons, préposé des douanes à Sainte-Claire par Saorge, lui écrit le 26 avril 1905 : « *le travail est léger, je ne fais presque rien, nous lisons, nous chantons, et nous faisons la popote* »... Il évoque aussi la chasse aux chamois.

Conclusion

Le service militaire à la Belle Époque est conçu comme une source de régénération nationale, une occasion de resserrer la discipline, et comme une phase d'acculturation intense des conscrits que l'autorité militaire s'efforce de transformer en adultes et en soldats. Toutefois, l'expérience des derniers mois de service que relate Désiré Sic à travers son agenda nous paraît assez éloignée de cette vision idéologique. Cette ultime période passée à la caserne semble marquée par le désœuvrement, l'ennui et une liberté de mouvement qui ne laisse pas de surprendre. Sans doute doit-on considérer qu'il s'agit d'une expérience singulière et éviter de généraliser. Si on peut supposer que D. Sic avait eu le temps d'effectuer lors des années précédentes la gamme des apprentissages guerriers, cette période finale lui a assurément fourni l'opportunité d'explorer l'éventail des loisirs simples que pouvait offrir la ville de Nice à cette période (parallèlement aux distractions réservées aux hivernants fortunés), et d'entretenir une sociabilité étendue. Quelques années plus tard, le temps des épreuves s'ouvre pour lui comme des millions d'autres, et vient clore à jamais une époque qui rétrospectivement semble belle, et est célébrée comme telle¹²⁶.

¹²⁶ Pour en savoir plus sur le parcours de Désiré Sic voir l'ouvrage éponyme édité par les Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence.